

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 14 (1914)

Artikel: Pierre Mille
Autor: Weck, René de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-764047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

und Öttil, die 1798 nebst einigen andern Gemeinden dem zürcherischen Verwaltungsbezirk zugeschrieben worden waren. Dagegen fiel Stein a. Rh. mit Ramsen und Dörflingen jetzt wie 1798 an Schaffhausen, ebenso Buchberg und Rüdlingen; das Kloster Fahr blieb wie 1798 aargauische Enklave; Hurden, das von 1712 bis 1798 teilweise unter zürcherischer Herrschaft gestanden und den Besitz von Richterswil abgerundet hätte, fiel wieder an Schwyz, Steinhausen an Zug, und von der Wiedervereinigung der entlegenen Vogteien Sax und Forsteck war erst recht keine Rede, trotzdem diese eine solche beehrten, ebensowenig wie von den früheren Gerichtsbarkeiten im Thurgau und dem Kelleramt. Die Umwandlung in ein neuzeitliches Staatswesen, das trotz gelegentlich reaktionärer Bewegungen doch nie einen ernsthaften Versuch machte, die vor der Revolution herrschenden Zustände wiederherzustellen, war also keineswegs ohne eine Schmälerung des alten Kantonsgebietes erreicht, von dem Verlust der eidgenössischen Vogteien, die ja alle ehemals regierenden Orte trafen, überhaupt nicht zu reden.

ZÜRICH

E. GAGLIARDI

(Fortsetzung folgt.)



PIERRE MILLE

(Suite et fin)

III.

Après avoir raconté ses débuts dans le journalisme, Pierre Mille conclut: „Vous savez le reste.“ Il y a des gens qui ne le savent pas: ceci est pour essayer de leur apprendre. Le reste, c'est, par ordre chronologique: *Sur la vaste terre, Barnavaux et quelques femmes, La Biche écrasée, Caillou et Tili, Louise et Barnavaux, Paraboles et Diversions*¹⁾.

¹⁾ Editeurs: pour les cinq premiers volumes, Calmann-Lévy, 3, rue Auber; pour le dernier, P. V. Stock, 155, rue Saint-Honoré. — Je néglige deux volumes, antérieurs à *Sur la vaste terre*, et dont le sujet n'est pas de ma compétence: *De Thessalie en Crête* (Berger-Levrault) et *Au Congo Belge* (Armand Colin).

Mis en présence de cette œuvre, un lecteur sensible et point trop naïf l'absorbera facilement en une semaine, à raison d'un volume par jour. Peut-être alors retrouvera-t-il, au cours de sa lecture, cette fièvre d'imagination qui, à dix ans, penchait son front brûlant sur les livres de Jules Verne. Il en concevra envers M. Pierre Mille une reconnaissance respectueuse, car, pour donner à un homme les sensations qu'un enfant peut éprouver à lire Jules Verne, il faut tout de même autre chose que *Vingt mille lieues sous les mers!* il faut de la chair et du sang; il faut de la vie, quelque chose de brusque et d'enlevé, de vrai et cependant d'inattendu, qui fouette et qui frappe!

Ayant goûté tout cela, la tête pleine encore d'images et de cris, si le lecteur dont je parle, arrivé à la dernière page, essaye de rassembler, d'ordonner, de résumer ses impressions, il se trouvera fort embarrassé.

Comment formuler cette abondance? Comment amalgamer ces éléments disparates? Comment réduire à l'unité ces contraires qui se heurtent?

Voici, par exemple, dans *Vaste terre*, une sorte d'épopée africaine, le récit du voyage qu'entreprirent des Chinois, employés aux travaux d'un chemin de fer congolais, pour rentrer dans leur pays en se dirigeant vers le soleil levant. Ils traversent la grande forêt équatoriale et l'un d'eux — un seul — arrive à Zanzibar. Cela est dit en périodes rythmées, sonores, amples et magnifiques, d'où surgit, mystérieuse et obsédante, la vision d'une humanité que nous ignorons, luttant contre une nature qu'elle-même ne connaît pas. Ces pages eussent enchanté le Flaubert romantique qui se lamente, dans ses lettres, à la pensée que jamais peut-être il ne verra la Chine ou l'œil d'un tigre luisant dans la jungle.

Voici, dans le même volume, *Le Dieu*, qui, sur le même ton d'épopée, évoque les périples de Cook et de Bougainville, décrit le monde austral comme le pouvait concevoir un honnête homme du XVIII^e siècle et, par instants, fait songer au Loti de *Rarahu*. Dans le même livre toujours, il y a l'histoire de *L'Aveugle*: elle met aux prises, à Lyon, des Français d'aujourd'hui, défendant des idées, représentant des classes sociales qui sont de notre temps.

Mais, dans *Barnavaux et quelques femmes*, l'apologue de *La Victoire* insère un récit, en style „antique“, de la bataille d'Actium, parmi des considérations sur l'avenir de l'infanterie coloniale! *La nef morte*, *L'homme qui a vu les sirènes* sont des contes fantastiques: de l'Edgar Poë revu par Rudyard Kipling. Mais *Caillou et Tili*, c'est tout un livre consacré à regarder vivre un petit garçon et une petite fille, enfants de bourgeois parisiens et dont l'existence ressemble à celle de tous les enfants. Prenons, dans un autre recueil, *L'Accident*, *Le Rat*, *Devant la machine*. Nouvelles réalistes: l'écriture en est moins âpre, moins ramassée, moins puissante que chez Maupassant, mais c'est la même soumission à l'objet. Cependant, *Le miracle de Tollenaëre* est une légende monastique. Certaines *Paraboles* valent par un symbolisme ingénu et lumineux, par un brusque éclat de rire fusant à la dernière ligne: on dirait d'un Anatole France plus jeune et moins désabusé. La plupart des *Diversions* sont de menus propos, des rêveries capricieuses inspirées par la vie de tous les jours.

C'est assez d'exemples! Il faudrait citer toutes les parties de l'œuvre pour montrer la variété des thèmes, qui est inépuisable. Rien ne ressemble moins à un conte de Pierre Mille qu'un autre conte de Pierre Mille. De l'un à l'autre, tout se renouvelle. Si les mêmes personnages reparaissent, l'action, l'allure du récit, les sentiments, les passions, le décor ont changé. Naturellement, le style aussi. Et ceci est un éloge, la première règle de l'art étant d'adapter les moyens d'expression aux choses qu'il faut exprimer.

L'unité n'est donc ni dans la matière ni dans la forme. Elle n'est pas davantage dans l'esprit, car l'esprit est mobile et divers, tout en nuances et en balancements. Elle n'est pas non plus dans l'attitude que prend l'écrivain pour s'adresser à ses lecteurs: il change constamment d'attitude. Tantôt il se dérobe derrière ses personnages, les laisse parler et agir à leur guise; tantôt il se plante devant vous et se met à discourir: alors, sa voix couvre les paroles de Barnavaux, les propos de Louise, les boutades de Tili, et l'on n'entend plus que Pierre Mille. Tantôt il cache sa sensibilité, tantôt il la dénude.

Alors, où est l'élément personnel? Où est la marque de l'artiste? Son art ne serait-il qu'un miroir banal, reflétant toutes les images qui passent, mais n'en créant aucune? Son œuvre, une mosaïque, faite de morceaux rapportés, une maison construite avec des pierres volées, une bâtisse sans âme dont il ne serait même pas l'architecte, ayant pris à celui-ci le dessin d'une porte, à celui-là la courbe d'une voûte, à cet autre la forme du toit?

Or, je crois, pour ma part, que Pierre Mille est un des auteurs les plus originaux de ce temps, aussi original, du moins, que peut l'être un Français du XX^e siècle.

Pourquoi? Parce qu'il est un conteur et qu'il n'est que cela. Mais, dira-t-on, il y en a d'autres, et l'originalité consiste à ne ressembler à personne. Sans doute. Cependant, voilà un homme qui est venu — ou revenu — à la littérature, à trente-cinq ans, ayant passé par le journalisme, vécu aux colonies et vu beaucoup de pays différents. S'est-il mis à écrire pour le seul plaisir d'aligner des mots? Ou n'est-ce pas plutôt parce qu'il avait quelque chose à dire? Il avait même tant de choses à dire, et de si diverses, que sa littérature ne pouvait prétendre ni au monopole de certains sujets ni à l'exercice exclusif d'un certain style. (Faut-il, d'ailleurs, lui reprocher de ne point se prêter aux formules inventées par les gens à systèmes? Non, n'est-ce pas?) Mais, précisément parce qu'il avait passé partout sans jamais s'arrêter longtemps au même endroit, il ne pouvait raconter que des histoires brèves.

Des contes. Bien sûr, il n'a pas inventé le conte. Mais il y a trouvé le *genre* d'expression qui convenait à sa personnalité et à la matière de son œuvre. Il y était condamné par son tempérament, par ses expériences. Si l'expression de sa pensée pouvait varier à l'infini dans l'*espèce*, c'est-à-dire dans le sens, l'arrangement, la couleur et la portée des mots, elle était fixée dans le *genre*. Et voilà l'unité que nous cherchions, voilà la marque.

Le conte est vieux comme l'humanité. Aussi obéit-il à des lois immuables. C'est une histoire *dramatique*, au sens de l'étymologie, c'est-à-dire, mouvementée, un récit court, rapide et qui

se suffit à lui-même, clair et net, ayant un commencement et une fin marqués par des points précis.

Mais il ne suffit pas de savoir cela pour faire des contes. Il faut le don. Pierre Mille l'a. Il sait, en trois cents lignes, exposer, nouer et dénouer une fable. Il est même tellement de la race des conteurs que, lorsqu'il essaye de passer du conte au roman, il ne peut pas : c'est plus fort que lui, il retombe dans le conte. *Caillou et Tili*, *Louise et Barnavaux* ne sont pas des romans, malgré le retour constant des mêmes personnages. Rattachés par des liens trop lâches, les divers chapitres de ces deux livres ne forment pas une construction liée, n'obéissent pas à une économie générale. C'est une succession d'histoires brèves dont l'ordre, en plus d'un endroit, pourrait être interverti sans dommage.

La maîtrise d'un genre et l'incapacité — jusqu'ici du moins — d'en sortir, voilà, me semble-t-il, qui marque assez nettement l'originalité de l'auteur et les limites de son talent. Quant à savoir s'il faut le louer ou le blâmer de n'être pas un romancier, la question est oiseuse. Car, s'il est probablement plus malaisé d'édifier une cathédrale que de fonder un village, il est certainement beaucoup moins facile de donner de la grandeur à un groupe de maisons rustiques que d'inspirer le sentiment de la grandeur par l'équilibre harmonieux d'un vaste monument.

IV.

Un conteur qui sait son métier et dont les histoires ne sont point ennuyeuses peut assurément se faire, dans la littérature d'imagination, une place enviable. Atteindra-t-il, cependant, à la fortune de ceux qui ont rendu vivantes dans la mémoire des hommes les créations de leur esprit? Lui sera-t-il possible de forger des „types“? Des noms inventés par lui, des personnages animés de son souffle iront-ils jamais rejoindre parmi nos souvenirs les noms et les figures de Phèdre et d'Andromaque, de Don Quichotte et de Tartuffe, de des Grieux, de Figaro et de Gil Blas, du père Goriot et de Julien Sorel, de Homais et d'Emma Bovary?

Il semblerait, à considérer cette liste, que de telles gloires soient réservées aux romanciers et aux auteurs dramatiques. C'est

d'ailleurs assez naturel. Pour donner à un personnage le relief et le détail nécessaires à déterminer le type, il faut de l'espace, des développements. La tragédie, la comédie, le roman se prêtent fort bien à cette peinture à la fois minutieuse et large; la brièveté du conte ne s'en accommode guère.

Je crois pourtant que Pierre Mille, conteur, a réussi à introduire dans la littérature française quelques "types" inédits. Un du moins: Barnavaux. Certes, il ne s'agit pas d'un portrait en pied, achevé, définitif, fixant sur la toile tout ce qui fait le caractère du modèle. C'est plutôt d'une série d'esquisses qu'il faudrait parler, chacune d'elles accusant un mouvement particulier. L'*Alceste* de Molière est tout entier dans les cinq actes du *Misanthrope*. Le *Barnavaux* de Pierre Mille ne se révèle que lentement, lorsqu'on rapproche des traits discontinus épars dans plusieurs volumes.

Essayons de réunir quelques-uns de ces traits.

Barnavaux est né à Choisy-le-Roi, comme son père spirituel et, comme lui, il a beaucoup voyagé. Fils d'un chauffeur de fours, il n'est pas très cultivé. Mais intelligent et curieux. Surtout curieux. Et puis, il est soldat dans l'infanterie coloniale.

Pourquoi s'est-il engagé? Pourquoi a-t-il plusieurs fois „rempilé“? On ne sait pas. Probablement, pour „marcher la route.“

D'être marsouin, ça lui a donné l'esprit de corps, qui consiste à mépriser les autres corps, principalement les gendarmes, les journalistes et les civils. „C'est des choses qui ne sont pas dans la théorie, des espèces de religions. Une de ces religions, pour les marsouins et les matelots, c'est que les gens de terre sont des moules, comme leur nom l'indique“.

„Barnavaux n'a pas d'histoire, parce qu'un soldat n'en a pas. Un soldat n'a que des histoires. Il est né un jour, il mourra un jour, voilà tout. Les choses qu'il accomplit sont sans lien pour lui, elles n'ont d'unité que dans l'unité de l'œuvre dont il est l'outil inconscient.“

(Et voilà pourquoi Pierre Mille ne pouvait représenter son homme autrement que par des images successives, par une suite de dessins sommaires, par des contes).

Les voyages donnent de l'expérience: Barnavaux sait beaucoup de choses. Il est capable d'imaginer d'étonnantes ruses de guerre¹⁾. Sur toutes les questions coloniales, il a des idées à lui²⁾. Il sait comment il faut traiter les noirs et les jaunes pour conserver intact le prestige du blanc. Il a tant d'idées qu'il n'est pas toujours très facile à mener; trois fois sergent, il a été cassé deux fois.

Il a même des vices. L'alcool parfois le rend méchant. Il n'ignore pas l'opium. Et il y a beaucoup de femmes dans sa vie, des femmes de toutes couleurs. Mais il n'attache aucune importance à ses amours de conquérant et il n'en parle pas, ou si peu . . .

N'allez pas croire, tout de même, qu'il soit dépourvu de sens moral. Evidemment, sa morale n'est ni celle des catéchismes de persévérance ni celle des lycées de jeunes filles. C'est une morale de militaire, mais c'est une morale. Et quand Oumar, le tirailleur sénégalais, s'approche sournoisement d'un cadavre, après le combat, pour lui couper la tête, Barnavaux ne permet pas: „Est-ce que ce sont les manières d'un soldat français?“

A Saïgon, Barnavaux se laisse aimer, en maugréant, par une „artiste“ de café-concert. Mais la dame est flanquée de deux enfants qui chantent des obscénités, parmi la fumée des pipes. Alors, le marsouin s'indigne: „Ça me dégoûte! On devrait les coucher, ces gosses. A quelle heure qu'on les couche?“

En Chine, un légionnaire lui raconte que, jadis, avant de s'engager, alors qu'il occupait un poste élevé dans un ministère russe, il a fait condamner un de ses collègues pour un crime de trahison que lui-même avait commis. A cela, Barnavaux ne trouve à répondre qu'un mot: „Cochon!“

Car il est loyal. Jamais il ne déguise sa pensée. Et la franchise de ce soldat est bien proche, en certaines circonstances, de la vertu romaine.

Au fond, cependant, c'est une âme tendre. Affecté, entre deux campagnes, à la garnison de Paris, il y rencontre Louise.

¹⁾ *Barnavaux général (Sur la vaste terre, p. 95).*

²⁾ *Barnavaux homme d'Etat (Ibid. p. 175).*

Alors, l'homme qui a possédé toutes les femmes de la terre, se sent pris d'une timidité soudaine devant cette petite ouvrière parisienne, parce qu'elle est vierge et de la même race que lui. Et c'est l'amour.

L'amour est la première des crises que provoque chez cet errant le retour au sol natal. Il y a d'autres crises. Barnavaux a rapporté des antipodes des notions d'économie politique qui lui inspirent des jugements sévères sur les hommes et les institutions de son pays. Un jour même, sortant de l'hôpital où l'a envoyé une vieille fièvre coloniale, il s'aperçoit que sa jeunesse est morte et il en prend occasion pour récriminer longuement :

„J'ai été mis dedans, oui ! Douze ans j'ai risqué ma peau là-bas, dans des pays que je ne puis oublier, parce que je me disais : „Allons, encore aujourd'hui, je ne suis pas mort !“ Ce sont ces pays-là qu'on a dans la mémoire, dans l'œil, dans le sang, ceux où l'on a eu peur de mourir ! Et ils ne m'ont pas donné de pain, et je ne les reverrai plus jamais : ils seront comme les rêves que je faisais quand j'étais petit, chez mon père, le chauffeur de fours, à Choisy-le-Roi. Je rêvais que je mangeais de la galette chaude, et je me réveillais l'estomac creux.“

Pour apaiser le soldat, Pierre Mille lui raconte la bataille d'Actium et lui fait comprendre que lui, Barnavaux, il a „réellement fait du pain, de la vie, de la gloire“, comme les obscurs rameurs qui, sur les trirèmes d'Octave Auguste, sauvèrent la fortune de Rome.

Et, consolé, Barnavaux sourit d'orgueil.

Il aura encore bien des défaillances. Un marsouin français n'est pas un soldat prussien : tout en exécutant les ordres, il les discute. Voire il rechigne. Il ne supporte pas l'injustice. Mais ce qui l'exaspère le plus, c'est ce qu'il ne comprend pas, ce qui paraît illogique, embrouillé, inexplicable. Exemple : son capitaine lui a consenti une permission et a pris sur lui de la faire approuver par le commandant. Le commandant ratifie, mais découvre que selon la lettre du règlement, Barnavaux, pour obtenir sa permission, a donné un „faux motif“. A son retour, Barnavaux est donc puni. Comme il ne ment jamais, cette punition lui paraît monstrueuse, alors que, dans sa longue carrière de

troupié, il en a subi allégrement bien d'autres. Cette fois, ces quatre jours de prison, c'est plus qu'une injustice, c'est l'indice d'un désordre dans le mécanisme de l'armée, c'est de l'anarchie, c'est le chambardement, c'est la fin de tout: il n'y a plus de consigne! Parce que Barnavaux a été humilié par ses chefs sans avoir mérité sa honte, toute la France est pourrie: „Comment voulez-vous qu'on obéisse? Je deviens comme tout le monde ici . . . Je n'obéirai plus!“

Ces paroles de révolte sont — provisoirement, il faut l'espérer — le dernier mot de Barnavaux. Néanmoins, en prenant congé de lui, nous ne sommes pas trop en peine de son salut; nous savons très bien qu'il continuera d'obéir, parce qu'il y a, tout au fond de lui, l'éternel besoin de „marcher la route“, l'orgueil de l'„esprit de corps“, et l'amour de la gloire.

V.

En terminant, il faudrait parler encore du style de Pierre Mille. J'ai déjà eu l'occasion d'en noter la souplesse, la variété, l'exactitude avec laquelle il se modèle sur le sujet. Je voudrais montrer maintenant l'effort vers la simplicité dont témoigne ce style, effort qui, de volume en volume, apparaît plus proche du but.

L'écriture des premiers contes est peut-être plus soignée, elle est plus *appliquée* surtout, que celle des *Paraboles et Diversions*. Mais le rythme en est moins personnel, il trahit l'influence trop immédiate des maîtres. En outre, principalement dans *Vaste terre* et dans *La biche écrasée*, les procédés de composition ne sont pas toujours exempts d'artifice littéraire. Barnavaux, souvent, parle trop bien. Il arrive même que lui, soldat, et M. Pierre Mille, homme de lettres, racontant, l'un après l'autre, deux histoires différentes, sacrifient à la même convention, usent de ce langage admis dans les livres, qui n'est ni celui de la conversation ni celui du haut lyrisme et que les vieux précis de rhétorique appellent „le style tempéré“. Or, le style tempéré pourrait bien, dans certains cas, être une erreur. L'abus des termes exotiques en est une autre.

Pierre Mille n'a pas laissé d'apercevoir ces erreurs. Ses derniers livres prouvent qu'il a pris le parti, sans perdre de vue la

valeur expressive des mots, d'alléger son vocabulaire et de faire parler ses personnages non seulement selon leur caractère mais encore selon leur condition, d'ajouter à la vérité des sentiments la vérité du tour de phrase, la vérité de l'accent.

Il a fait davantage. Connaissant, aimant le peuple, il a compris que, par delà le „public lettré“ auquel s'adressent tous les écrivains ambitieux, il y a un autre public, innombrable et avide, qui ne demanderait pas mieux, si on lui donnait autre chose, que de laisser moisir chez le bouquiniste ces ineptes romans à treize sous, seule pâture offerte à sa fringale. Sans doute, une œuvre comme *Paraboles et Diversions* n'atteint pas, ne peut pas atteindre ce public-là. Mais en s'efforçant toujours à plus de simplicité, l'œuvre future, un jour peut-être, y parviendra. Et ce sera très beau. Déjà tous les Barnavaux de France connaissent au moins le nom de Pierre Mille et savent qu'il s'est occupé d'eux. Or, ils sont tout un corps d'armée et cela compte.

Ceux qui ont lu les ouvrages dont j'ai parlé, ceux aussi que ces lignes pourraient inciter à les lire, sont en droit de se poser une question: „Pourquoi l'auteur de tels livres n'occupe-t-il pas, dans l'opinion publique de son pays, une place aussi considérable que celle accordée à Kipling par l'opinion anglaise?“ Des critiques, il est vrai, ont salué en lui, — et non sans raison — un Kipling français. Mais la masse n'a pas suivi. L'homme qui a écrit *Sur la vaste terre* n'est pas, pour le badaud parisien, ce qu'est, aux yeux du *cockney*, l'auteur du *Livre de la Jungle*.

A cela, il y a plusieurs raisons. D'abord, le Français est plus jeune, il a moins de pages derrière lui. Ensuite, ses compatriotes montrent moins de goût que les Anglais pour les choses exotiques. Enfin et surtout, il a dans son pays plus de rivaux et de plus sérieux que l'auteur britannique n'en a rencontré dans le sien. Et cette humiliation, de paraître moins grand dans sa maison que le voisin dans celle d'en face, parce qu'on habite une demeure plus vaste, c'est une humiliation très supportable. N'est-ce pas, Pierre Mille?

LONDRES

RENÉ DE WECK

